

synthèse résume en plusieurs phases – pré et post-réforme – l'évolution du monnayage en cuivre au *Bilad al-Sham* depuis la conquête musulmane jusqu'à la fin de l'époque omeyyade, avant de se focaliser sur les particularités des principaux ateliers monétaires actifs dans le sud du Levant (notamment ceux de Scythopolis et de Jérash). Les auteurs soulignent ensuite différentes questions, dont beaucoup demeurent encore non résolues, sur le nombre et le statut des ateliers frappant les monnaies de cuivre dans la région. Enfin, le volume s'achève en s'ouvrant vers des problématiques topographiques et chronologiques. Achim Lichtenberger et Rubina Raja proposent ainsi de revoir la question de l'occupation de la ville après le séisme de 749, à la lumière des récentes découvertes du programme de fouilles dano-allemand dans le quartier nord-ouest. Celles-ci ont révélé la densité de l'urbanisation de cette zone périphérique entre la période byzantine et la fin de l'époque omeyyade mais confirment également (par la céramique, les monnaies et les datations radiocarbones) son abandon brutal au lendemain du séisme. Par opposition la présence, bien que réduite, d'une continuité d'occupation à l'époque abbasside de la mosquée congrégationnelle et du quartier domestique dit « omeyyade » semble ainsi confirmer l'hypothèse de C. H. Kraeling d'un repli vers le centre de la ville suite au tremblement de terre. Les auteurs concluent en attirant également l'attention sur le fait qu'un certain nombre de formes céramiques souvent considérées comme abbassides peuvent apparaître dans des contextes antérieurs, bien stratifiés et donc sur la nécessité de revoir certaines chrono-typologies régionales pour le début de l'époque abbasside. Ce dernier chapitre met ainsi en évidence l'évolution du tissu urbain que seules des fouilles menées à l'échelle du site peuvent mettre en lumière.

Agnès VOKAER

Antti ARJAVA, Jaakko FRÖSEN & Jorma KAIMIO (Ed.), with Contributions by Matias BUCHHOLZ, Traianos GAGOS (†), Ahmad M. AL-JALLAD, Maarit KAIMIO, Ludwig KOENEN, Marjo LEHTINEN (†), Tiina PUROLA & Marja VIERROS, *The Petra Papyri V*. Amman, American Center of Oriental Research, 2018. 1 vol. relié, 33,8 x 25,4 cm, XXXIII–338 p., 160 pl. n/b (AMERICAN CENTER OF ORIENTAL RESEARCH PUBLICATIONS, 8). Prix : 135 \$. ISBN 978-9957-8543-7-9.

En décembre 1993, deux importants lots de papyrus carbonisés étaient découverts à Pétra (Jordanie) dans une petite pièce construite dans la seconde moitié du IV^e siècle (« Room I ») et contre laquelle s'adossa un siècle plus tard une grande église de plan basilical. Sa destruction par incendie au début du VII^e siècle nous vaut la conservation de près de 140 *volumina*, à l'origine posés sur des étagères, à côté d'objets liturgiques (pour le contexte, Z. T. Fiema, Ch. Kannellopoulos, Th. Waliszewski et R. Schick, *The Petra Church*, Amman, 2001, p. 18-53). La découverte était exceptionnelle, et constituait un écho inattendu aux papyrus grecs et arabes du VI^e s. (jusque 608) et de la fin du VII^e s. (674-690) retrouvés entre 1935 et 1937 dans deux annexes d'églises de 'Aujā' el-Ḥafir, l'ancienne Nessana (*P. Colt* ou *P. Nessana*), gros village de la province de *Palaestina Salutaris III*, à la lisière du Sinaï et du Négeb, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Pétra. On ne manquera pas de rappeler ici l'existence dans la région d'un autre lot de papyrus grecs et arabes, de peu postérieur puisqu'il date des VII^e et VIII^e siècles, exhumé en 1952/53 dans les ruines d'un monastère à Kh. Mird (mer

Morte) ; ses textes arabes ont été publiés par A. Grohmann (Louvain, 1963) et les textes grecs sont toujours en cours d'étude (KULeuven). Paraît donc le cinquième et dernier volume d'une collection débutée en 2002 et qui, grâce aux efforts conjoints de conservateurs et de philologues basés à Amman, Ann Arbor et Helsinki, clôturera l'édition définitive de près de deux tiers des documents qui nous sont parvenus. Il présente la quarantaine de documents significatifs restés inédits (*P. Petra* 48–87), les fragments inintelligibles étant présentés dans la section « Single words from fragmentary documents », p. 295-300. Ces archives couvrent une bonne partie du VI^e s. ; les documents les plus récents sont très vraisemblablement datés de 592/593 (*P. Petra* 32-33 ; commentaire dans *The Petra Papyri III*, 2007, p. 170) tandis que le plus ancien document de l'ensemble est publié ici (*P. Petra* 50) : il pourrait dater de 528/29, soit quelques années avant la date la plus ancienne assurée du lot (537) livrée par le *P. Petra* 1. La majorité des documents se rapporte aux propriétés d'un certain Théodoros, fils d'Obodianos, nommé diacre entre 549 et 559 puis archidiacre une dizaine d'années plus tard, et à celles de membres de sa famille ; ils concernent essentiellement ses affaires privées mais aussi, dans une moindre mesure, des propriétés ecclésiastiques. Les documents sont constitués pour un tiers d'actes privés liant des membres de sa famille entre eux ou à des interlocuteurs extérieurs (par ex. lors d'héritages ou d'achats de propriétés) ; un autre tiers renvoie à des questions de taxation, qu'il s'agisse de reçus ou de transferts de taxes après transfert de biens. Ces papyrus livrent ainsi un aperçu des biens de membres du clergé de Pétra byzantine (le beau-frère et cousin de Théodoros ainsi que deux de ses possibles oncles ou frères sont également des religieux), propriétaires d'esclaves, de maisons (voire de hameaux), de vignobles et de nombreuses terres céréalières dans la grande région de Pétra (en particulier à *Augustopolis* / Udruh et *Sadakatha* / Sadaqa). L'un des intérêts archéologiques du dossier est de livrer, à côté des questions de toponymie locale, une indication sur la taille des parcelles possédées dans l'arrière-pays pétréen, nombreuses mais peu étendues (généralement inférieures à un hectare) et très dispersées. Comme dans les précédents volumes, l'édition des textes est précédée par des études thématiques introductives. Dans « People of Petra » (p. 1-7), Antti Arjava présente une rapide vue d'ensemble des renseignements livrés par les documents sur la centaine d'hommes adultes identifiables dans le cadre des transactions signalées, une cinquantaine d'autres étant plus difficilement discernables – les homonymes sont particulièrement nombreux dans ce corpus – à côté d'une vingtaine de femmes et d'une cinquantaine de patronymes ; elle revient sur la vie et la famille de Théodoros, brosse un inventaire rapidement commenté des titres religieux et militaires attestés, caractérise la nature des transactions rencontrées, interrogeant au passage plusieurs questions essentielles comme la place de la femme – seules les veuves ayant hérité des biens de leurs époux apparaissent comme actrices à part entière dans les transactions – ou la question du degré d'alphabétisation des populations. Dans « The Greek of the Petra Papyri » (p. 8-34 dont 9 pages de tables), Marja Vierros présente une première étude linguistique générale des textes grecs, la terminologie juridique latine ayant été explorée dans le volume IV (2011). Après avoir distingué les principaux groupes de scribes parmi les c. 280 « actes d'écriture » recensés dans les 87 papyrus publiés (e.g. documents de taxation officiels, actes notariaux, documents rédigés par des mains peu expertes,

diverses catégories de signatures), l’auteure explore dans le détail les aspects phonologiques, morphologiques et syntaxiques du texte ainsi que l’utilisation du discours direct dans la transcription d’un arbitrage et des minutes d’un différend (*P. Petra* 39). La troisième étude introductive « The Arabic of Petra » est livrée par Ahmad M. Al-Jallad (p. 35-55) ; y sont traités l’impact du multilinguisme supposé des rédacteurs sur la phonologie et la morphologie du grec mais aussi, à travers l’intégration de termes araméens et arabes, le témoignage d’une transition progressive de l’araméen à l’arabe et plus encore de ce que l’auteur identifie, non comme une évolution, mais comme un bilinguisme araméo-arabe (p. 41) ; suit une étude générale des termes sémitiques transcrits en grecs dans les toponymes de *P. Petra* 62 – ceux de *P. Petra* 17 ayant été commentés dans le vol. II, p. 23-48 – puis les toponymes et « oikonyms » dans l’ensemble des documents. L’édition proprement dite débute par la révision des *P. Petra* 48 et 49 dont la lecture a été améliorée depuis leur publication dans le volume IV (2011). Nous ne commenterons pas ici l’ensemble des documents et nous limiterons à quelques exemples significatifs du contenu de ces archives. *P. Petra* 50 constitue un acte de transfert de terres agricoles entre deux parties qui s’engagent par conséquent à en payer les taxes. *P. Petra* 51 qui constitue, comme les *P. Petra* 55 et 57, l’un des plus longs documents conservés du lot, est un rare bail emphytéotique, dont le revers a été utilisé pour un brouillon de testament, vraisemblablement en faveur d’une ou plusieurs institutions religieuses (52). Deux rouleaux conservés à proximité de celui-ci (*P. Petra* 53-54 et *P. Petra* 55) traitent également de dons à des fondations charitables (hospice ou hôpital), peut-être partiellement dans le cadre de pèlerinages, entre autres au monastère de Saint-Aaron (désormais fouillé et publié par ailleurs) ; l’application de ce dernier don est conditionnée par la prise en charge par l’institution religieuse de la mère du donateur malade (*donatio mortis causa*), la donation ne pouvant intervenir qu’après le décès de cette dernière. Ce document qui mentionne six bénéficiaires, est conservé en six copies non séparées, ce qui semble indiquer que le donateur, gravement malade au moment de la rédaction de l’acte, a recouvré la santé ce qui en annula l’application. Suivent plusieurs textes, pour certains fiscaux, signalant des esclaves (57-58), des terres (59-62, 75-76), une propriété ecclésiastique (64) ou des journaliers (82). Signalons aussi la publication d’une liste partielle d’objets et de vêtements, peut-être rédigée dans le cadre d’un contrat de mariage (74). Il faudra sans doute plusieurs années pour tirer tout le bénéfice de cette publication et revenir sur les innombrables propositions et commentaires qu’il produit en marge de l’édition des textes, qu’il s’agisse de formules légales, de fonctionnements administratifs, de la société qu’ils reflètent ou de questions plus concrètes liées à la gestion quotidienne des biens évoqués (productions, irrigation...). On en perçoit en tout cas d’ores et déjà l’originalité, par rapport aux documents de Nessana par exemple, qui reflètent pour leur part l’interaction existant entre militaires, village et institutions religieuses locales, les pèlerinages constituant là aussi un moteur essentiel de l’économie quotidienne (voir par ex. la mise au point de C. Whately, « Camels, Soldiers, and Pilgrims in Sixth Century Nessana », *Scripta Classica Israelica* 35 [2016], p. 121-135). Le lecteur se référera utilement à la liste des recensions et aux *corrigenda* des précédents volumes, à la bibliographie, et aux deux tables de concordance présentées en début de publication. L’édition des textes est de son côté précédée d’une table chronologique synoptique mise à jour et couvrant les années 527 à 600 (p. 56-58). Elle est complétée par la publication des photographies

noir et blanc à l'échelle 1/1 des papyrus, en 155 planches hors-texte, papyrus dont les clichés sont accessibles en ligne. Que les éditeurs et nombreux contributeurs de ce volume soient chaleureusement remerciés d'avoir mené à bon port cette entreprise éditoriale hors norme et dont les philologues, archéologues et historiens du monde antique tireront durant de nombreuses années encore le plus grand bénéfice. Riches index thématiques et index général du grec et du latin concernant les cinq volumes.

Laurent THOLBECQ

Caroline MICHEL D'ANNOVILLE & Yann RIVIÈRE (Éds.), *Faire parler et faire taire les statues. De l'invention de l'écriture à l'usage de l'explosif*. Rome, École française de Rome, 2016. 1 vol., 515 p. et 32 pl. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 520). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7283-1244-3.

Ce copieux ouvrage rassemble en français et en italien les communications de deux rencontres à l'École française de Rome (5 juillet 2010 et 18-19 octobre 2011). À l'occasion d'un programme de recherches sur la Place Navone et ses environs immédiats du *Rione Parione*, la thématique prend avec bonheur prétexte de la restauration en 2009-2010 de la statue antique dite du *Pasquino*, reste d'une œuvre hellénistique pergaméenne de facture magistrale : cette statue fut tenue à Rome pour « parlante » en raison des affichages satiriques dont la couvraient, depuis sa redécouverte en 1501, d'anonymes mécontents qui faisaient volontiers « parler » l'effigie à la première personne. C'est ainsi qu'après une « Introduction » de 7 pages par C. Michel d'Annoville, un chapitre initial réunit quatre articles consacrés au *Pasquino* et à la fortune des pasquines : les antiquisants ont la satisfaction d'y voir un débris *redivivus* de la statuaire classique devenir un *trickster*, acteur à part entière des convulsions de l'Europe moderne. Les trois parties suivantes embrassent le traitement de statues animées ou réduites au silence dans l'Orient ancien et l'Égypte pharaonique (2 articles), puis dans les mondes gréco-romain de la période classique d'abord (6 articles), de l'Antiquité tardive et de Byzance ensuite (5 articles). Un *Épilogue* enfin s'intéresse aux temps présents : l'article de Zemar Tarzi (p. 433-460) est consacré à la destruction des bouddhas de Bamiyan, fragilisés depuis des siècles par leur position au contact de plusieurs civilisations. Les *Conclusions* de Yann Rivière (*Faire parler les auteurs et se taire*, p. 477-502) font notamment usage d'une typologie, avancée par Paolo Liverani (*Figurato e scritto. Discorso delle immagini, discorse con l'immagine*, p. 353-371), des configurations énonciatives qui mettent en relation une statue et l'inscription qui la définit : est parlante la statue qui parle à la première personne au spectateur-lecteur, voire instaure un dialogue entre deux figures ou emblèmes représentés ; mais une contextualisation fine est seule à même d'en éclairer le message. Le volume est encore lesté d'un index thématique, d'une liste de résumés qui suivent l'ordre des textes, et d'un bel ensemble de planches qui mériteraient de mieux refléter la diversité des articles. – La première partie, extrêmement stimulante, n'en est pas moins inégale. Érudite et laissant ouvertes de nombreuses identifications irrésolues, l'indispensable contribution de Paola Ciancio Rossetto (*Pasquino : riflessioni e acquisizioni dal restauro*) fait le point sur ce que l'on sait désormais de la statue du *Pasquino* : sa situation depuis son exhumation à l'aube du XVI^e siècle, sur le tracé reliant le Vatican à